

Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont que des relations de familiarité nouées à la faveur de quelque occasion ou du fait d'une certaine opportunité, grâce auxquelles nos âmes trouvent le moyen de s'entre attacher. En l'amitié dont je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si parfait, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi. Il y a, au-delà de tout mon discours, et de ce que je puis dire particulièrement de notre amitié, je ne sais quelle force inexplicable et fatale, qui fut médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus par tout ce que nous entendions dire l'un de l'autre, qui faisait plus d'effet sur nos sentiments que n'en doivent causer des récits en raison, je crois, de quelque disposition du ciel. Nous nous embrassions d'avance par nos noms. Notre première rencontre se fit par hasard au milieu d'une grande fête qui réunissait en ville toute une compagnie. Nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. Il écrivit une satire latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre bonne entente, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions tous deux hommes faits, et lui de quelques années de plus, elle n'avait point de temps à perdre. Et elle n'avait pas à se régler au patron des amitiés molles et convenues qui ont tant besoin des précautions d'un long et préalable commerce. Celle-ci n'a point d'autre idéal que tiré d'elle-même, et ne peut se référer qu'à elle-même. Ce n'est pas une propriété spéciale, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille : c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena à se plonger et se perdre dans la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena à se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une émulation pareille. Je dis perdre, à la vérité, puisque nous ne nous réservions rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien ou mien. (...) Nos âmes ont ensemble charroyé si uniment, elles se sont regardées avec une si ardente affection, et avec une pareille affection se sont si bien découvertes l'une à l'autre jusques au fin fond des entrailles, que, non seulement je connaissais la sienne comme la mienne, mais que je me serais certainement fié à lui sur mon propre compte plus volontiers qu'à moi-même. Qu'on n'aille pas me mettre sur le même rang ces autres amitiés qui sont communes : j'en ai connaissance autant qu'un autre, et même des plus parfaites de leur genre, mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs règles : on s'y tromperait. Dans ces autres amitiés, il faut marcher la bride à la main, avec prudence et précaution. L'attelage n'est pas lié d'une manière qu'on n'ait aucunement à s'en défier.

ALCESTE

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnaie,
Répondre, comme on peut, à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme, et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse ?
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin, il court en faire autant ?
Non, non il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens ;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence ;
Je veux qu'on me distingue ; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE

Non, vous dis-je, on devrait châtier, sans pitié,
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

MOLIÈRE, *Le Misanthrope* (1666), Acte I, scène 1, vers 33-70.

Jean de LA FONTAINE
Les Deux Amis

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa :
L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre :
Les amis de ce pays-là
Valent bien dit-on ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
Et mettait à profit l'absence du Soleil,
Un de nos deux Amis sort du lit en alarme :
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avait touché le seuil de ce palais.
L'Ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme;
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul ? Une esclave assez belle
Était à mes côtés : voulez-vous qu'on l'appelle ?
— Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grâce de ce zèle.
Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu ;
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.
Qui d'eux aimait le mieux, que t'en semble, Lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose.
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'on aime.

Jean de LA FONTAINE, *Fables* (1678), VIII, XI

Jean de LA BRUYÈRE
L'amour et l'amitié

1. Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.
 2. L'amitié peut subsister entre des gens de différents sexes, exempte même de toute grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme; et réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure : elle fait une classe à part.
 3. L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié, au contraire, se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main !
 4. Le temps, qui fortifie les amitiés, affaiblit l'amour.
 5. Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie; l'amitié, au contraire, a besoin de secours : elle périt faute de soins, de confiance et de complaisance.
 6. Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.
 7. L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre.
 8. Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié; et celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.
 9. L'amour commence par l'amour; et l'on ne saurait passer de la plus forte amitié qu'à un amour faible.
 10. Rien ne ressemble mieux à une vive amitié, que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.[...]
 13. L'amour qui croît peu à peu et par degrés ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.[...]
 18. Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.[...]
 26. L'on confie son secret dans l'amitié; mais il échappe dans l'amour.
- L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur. Celui qui a le cœur n'a pas besoin de révélation ou de confiance; tout lui est ouvert.

Jean de LA BRUYÈRE, *Caractères* (1688), IV, *Du cœur*.

Georges BRASSENS
Les Copains d'abord

Non, ce n'était pas le radeau
De la Méduse, ce bateau,
Qu'on se le dise au fond des ports,
Dise au fond des ports,
Il naviguait en pèr' peinard
Sur la grand' mare des canards,
Et s'app'lait les Copains d'abord
Les Copains d'abord.

Ses fluctuat nec mergitur
C'était pas d'la littérature',
N'en déplaise aux jeteurs de sort,
Aux jeteurs de sort,
Son capitaine et ses mat'lots
N'étaient pas des enfants d'salauds,
Mais des amis franco de port,
Des copains d'abord.

C'étaient pas des amis de lux',
Des petits Castor et Pollux,
Des gens de Sodome et Gomorrhe,
Sodome et Gomorrhe,
C'étaient pas des amis choisis
Par Montaigne et La Boétie,
Sur le ventre ils se tapaient fort,
Les copains d'abord.

C'étaient pas des anges non plus,
L'Évangile, ils l'avaient pas lu,
Mais ils s'aimaient tout's voil's dehors,
Tout's voiles dehors,
Jean, Pierre, Paul et compagnie,
C'était leur seule litanie
Leur Credo, leur Confiteor,
Aux copains d'abord.

Au moindre coup de Trafalgar,
C'est l'amitié qui prenait l'quart,
C'est elle qui leur montrait le nord,
Leur montrait le nord.
Et quand ils étaient en détresse,
Qu'eux bras lancaient des S.O.S.,
On aurait dit des sémaphores,
Les copains d'abord.

Au rendez-vous des bons copains,
Y'avait pas souvent de lapins,
Quand l'un d'entre eux manquait à bord,
C'est qu'il était mort.
Oui, mais jamais, au grand jamais,
Son trou dans l'eau n'se refermait,
Cent ans après, coquin de sort !
Il manquait encor'.

Des bateaux j'en ai pris beaucoup,
Mais le seul qui ait tenu le coup,
Qui n'ait jamais viré de bord,
Mais viré de bord,
Naviguait en père peinard
Sur la grand' mare des canards,
Et s'app'lait les Copains d'abord
Les Copains d'abord.